Zeitschrift: Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat

Herausgeber: Société de communication de l'habitat social

Band: 63 (1990)

Heft: 12

Artikel: Muséographie

Autor: Hainard, Jacques

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-129120

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MUSÉOGRAPHIE

La muséographie et la muséologie, je ne sais pas très bien ce que c'est, parce que je suis d'abord un ethnologue et, dans le Musée d'ethnographie de Neuchâtel, essentiellement une sorte de chef d'orchestre. Je crois que le muséographe, si je devais chercher une définition, devrait être un conservateur de musée qui réalise des expositions en imposant leur architecture, le muséologue étant celui qui parle de musées et d'expositions sans jamais avoir construit ni musée ni exposition dans la majeure partie des cas.

Deux mots pour expliquer comment j'en suis arrivé à la position que j'exprime aujourd'hui après dix ans à la tête du Musée d'ethnographie de Neuchâtel, marqués cette année par une exposition intitulée «Le trou».

En prenant mes fonctions, je me suis mis à réfléchir sur l'institution : qu'est-ce qu'un musée? quel est le musée que je dirige? quelle est son histoire? afin de prendre vraiment ce passé en compte. Beaucoup de collègues le font maintenant, pourtant trop de conservateurs ne s'interrogent pas sur leur musée, j'irai même plus loin, ne savent généralement pas ce qu'ils font. La plupart du temps et jusqu'il y a peu, le conservateur de musée était simplement un gardien du trésor — et il faut laisser le trésor dans le musée et ne pas l'emporter ailleurs, parce que l'effet de sacralisation risque de s'en trouver amoindri. Je me réfère ici à un petit écrit de Jean Clair, «Le paradoxe du conservateur», que j'aime beaucoup.

Et tout à coup s'est produite une petite révolution : le conservateur se met à regarder, il n'est désormais plus seulement le gardien du patrimoine, il est celui qui va essayer de le mettre en scène, de l'organiser avec plus ou moins de bonheur dans des expositions pour susciter un esprit critique, faire réagir. Celles-ci cessent d'être des juxtapositions d'objets, séparés par des vitrines et portant des étiquettes fréquemment redondantes.

Lorsqu'on parle de muséographe et de muséologue, il se produit une très grande confusion : j'ai l'impression qu'en présence d'architectes, on est poussé à penser qu'on va construire un musée mais qui est un musée fini.

A cet égard, les architectes sont des gens extrêmement dangereux. Autrefois ils construisaient des bâtiments, comme les conservateurs gardaient le trésor. Puis ils se sont mis eux aussi à regarder, à faire de la muséographie, voire de la muséologie, c'est-à-dire à organiser des expositions. Vous en avez d'excellents résultats : dans l'horreur, le musée du Gotthard, par exemple!

Alors, je me demande si les architectes ne devraient pas se contenter de continuer à offrir aux gens de musée les espaces les plus vides possible, afin de leur laisser toute liberté d'organiser dans ces lieux des expositions selon la richesse de leur trésor, selon leur savoir.

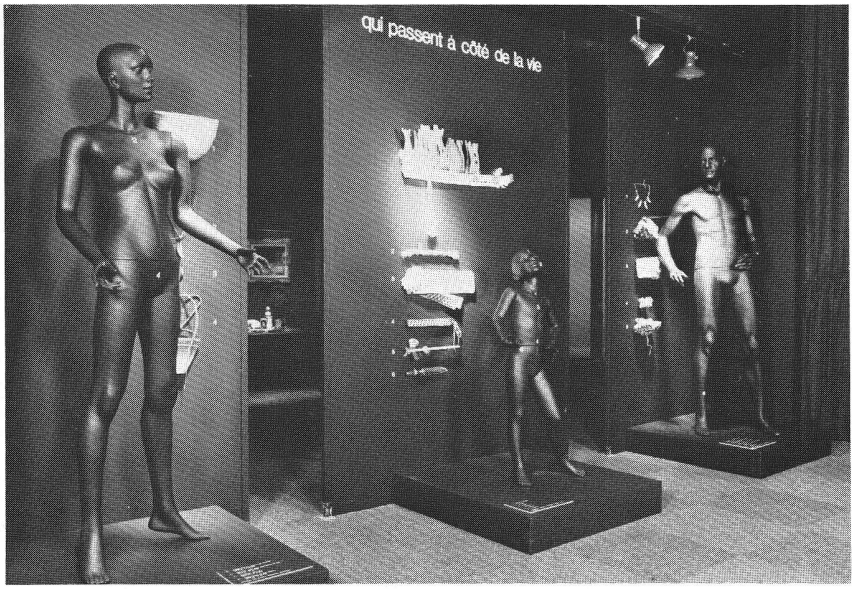
En France notamment, j'ai l'impression — mais j'espère avoir tort — d'une mainmise de l'architecture sur les musées : tous mes collègues ont des architectes, mais je ne sais plus si ce sont des architectes qui construisent des bâtiments ou si ce sont des architectes qui construisent des expositions; parfois c'est l'un et l'autre et il y a quelque chose d'éminemment ambigu dans cette liaison parce qu'on ne sait plus qui fait quoi.

La notion de musée fini est extrêmement dangereuse car les expositions permanentes sont des expositions mortelles à plus ou moins long terme. Le problème n'est pas simple : je crois certes qu'il faut montrer des collections, que l'institution a aussi un rôle didactique à remplir mais penser un musée pour je ne sais combien de temps, figé, est quelque chose d'aberrant. Il faut de plus en plus jouer sur la possibilité de remodeler souvent l'exposition permanente parce que la recherche scientifique conduit à un changement des notions, à de nouveaux problèmes qui doivent être pris en compte dans la présentation.

A Neuchâtel, nous avons essayé de faire une muséologie très bien définie où, dans des expositions thématiques, nous mettons l'objet au service d'idées, en essayant de raconter des histoires. A un certain moment j'avais parlé d'une «muséologie de la rupture», disant qu'il faut couper le cordon ombilical qui lie le visiteur à l'objet sacré qu'il vient contempler dans le temple, devant lequel il se prosterne et qu'il quitte presque à reculons.

Il faut même aller plus loin aujourd'hui et proposer — ce que nous nous efforçons de faire — une «muséologie déconstructive». Faire comprendre que tous les objets qui sont dans un musée ne révèlent aucune vérité, faire admettre qu'ils ont la réalité que la société veut bien leur

Quelques objets conservés dans les musées ne suffiront pas à faire comprendre une femme du Nord du Cameroun, un garçon déguisé en Peau-Rouge ou un Indien de l'Amazonie.
Exposition «Temps perdu, temps retrouvé : du côté de l'ethno...», 1er juin 1985-5 janvier 1986



Exposition «Objets prétextes, objets manipulés», 2 juin - 30 décembre 1984 Vrai? Faux?

donner à un certain moment de son histoire. C'est ça qui me paraît éminemment révélateur.

Jusqu'à ces dernières années, un consensus s'était plus ou moins bien établi sur ce qu'était le patrimoine, dans notre société en tout cas. Soudain, peut-être avec l'ethnographie venue montrer que l'épicerie, la forge, les bains publics c'était aussi du patrimoine, on ne sait plus très bien sur quels critères opérer le choix. C'est sans doute une des raisons du pullulement des musées en Suisse qui sont actuellement près de 700, nombre qui sera bientôt dépassé.
Mais pourquoi cette muséomanie? Nous l'avions esquissé en 1985 dans une exposition intitulée «Temps perdu, temps retrouvé», le musée fonctionne comme un médicament apaisant — c'est l'aspirine — qui soigne l'inquiétude que nous avons tous vis-à-vis de l'avenir. Nous sommes tous d'accord qu'il faut transmettre des documents, nous ne savons pas lesquels. Le fait d'aller déposer des reliques soigne notre intellect, nous donne bonne conscience et nous permet peut-être de continuer à vivre.
La thèse que Jean Baudrillard avait développée dans «Le système des objets», où il écrivait que collectionner c'est lutter contre la mort, est plus d'actualité que jamais : les musées ont par conséquent encore un bel avenir devant eux, et ce ne sont pas les conservateurs qui viendront me contredire.

Donc je serais pour plaider pour que les architectes se contentent de nous donner des enveloppes — de belles enveloppes —, des espaces et des circulations, avec le moins de contraintes possble, en laissant les conservateurs faire leurs exercices d'expositions permanentes, didactiques, thématiques.
Le «paradoxe» non plus du conservateur mais de l'architecte réside en ce que celui-ci se retire vraiment de la construction de l'exposition, qui est un rôle à assumer par le conservateur, dans la mesure où il sait ce qu'il fait et ce qu'il veut faire.

Jacques Hainard,
conservateur du Musée d'ethnographie de Neuchâtel

LE MUSÉE DONT L'ARCHITECTE EST UNE VEDETTE

Le XIXe siècle a inventé le musée encyclopédique, véritable somme des arts et du savoir. Le XXe finissant en a fait deux institutions différentes : un conservatoire et un laboratoire. Le premier est destiné à préserver le patrimoine — et il n'est plus, en notre fin de siècle et de millénaire, d'objet assez dérisoire pour ne pas mériter son musée —, et le second s'emploie à légitimer l'art en train de se faire. Les musées du siècle dernier étaient des temples dédiés aux muses des arts et des sciences. Ceux de notre XXe finissant sont des usines reconverties ou des sculptures élevées à la gloire de leurs architectes. L'affirmation est brutale et heureusement en partie injuste. Tous les bâtisseurs de musées ne cherchent pas à ravir la vedette à l'art qu'ils sont censés servir. Mais la tendance existe aujourd'hui et l'Allemagne, grande bâtisseuse de musées d'art s'il en est, s'en est fait la championne. Ne raconte-t-on pas qu'à la nouvelle Staatsgalerie de Stuttgart, l'architecte aurait aimé qu'on vernisse son musée vide?
Depuis les années soixante, le réflexe d'engrangement est devenu général et le mouvement de construction des musées s'est vertigineusement accéléré. Il y a donc là un «créneau» architectural important. D'autant que l'édification d'un musée n'étant pas soumise aux mêmes contraintes utilitaires qu'un immeuble de logement par exemple et offrant, pour des raisons de prestige, des budgets souvent confortables, l'architecte peut y donner plus libre cours à son imaginaire. Au milieu du siècle, c'étaient les églises (elles aussi moins liées à des impératifs fonctionnels que des HLM) qui ouvraient aux architectes, pour le meilleur et pour le pire, la